

Conte d'actualité : le cuirassier d'Austerlitz

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[8] (1905)**

Heft 51

PDF erstellt am: **19.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-255649>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Fabrice écarta la paille et, apercevant le couvercle d'une terrine, il se releva.

— Allons, la ménagère, déballe ça toi-même. Je crois que ça te regarde.

Aussi curieuse que ses enfants, Thérèse se précipita et sortit successivement de la caisse une terrine de pâté de foie gras, un beau poulet tout prêt à cuire, un jambon, un énorme gâteau de Savoie dont la grosseur fit sauter de joie les bambins, puis un paquet soigneusement ficelé, et enfin, rangées dans le fond, quatre bouteilles de vin cachetées à la cire.

L'ouvrier et sa femme restèrent muets devant une telle abondance de victuailles.

— Maman ! ouvre le paquet, veux-tu. Il doit y avoir dedans bien des choses encore.

La mère dénoua la corde qui retenait l'enveloppe, et la joie des enfants ne connut plus de bornes quand ils virent son contenu :

— Une grande poupée !

— Un polichinelle ! !

— Et le beau livre d'images ! ! !

Ils gambadaient comme des petits fous. Depuis longtemps, ils n'avaient pas été aussi joyeux.

La joie se manifeste de bien des façons : chez Thérèse, ce fut par des larmes.

— Oh ! mes petits, mes petits qui vont manger à leur faim... Pauvres enfants qui, depuis huit jours, n'ont eu que de la soupe ou du pain sec !...

Et la bonne mère pleurait, embrassant tour à tour son mari et ses enfants.

— Si encore on savait qui nous envoie tout cela, s'écria Fabrice en se grattant la tête, on pourrait le remercier, mais, voilà, on ne sait pas.

— Nous prions Dieu pour ce généreux inconnu, répondit Thérèse avec ferveur, les prières sont toujours utiles, et peut-être, aussi, qu'un jour viendra où nous pourrions lui prouver autrement notre gratitude.

— En attendant, nous allons manger et boire à sa santé.

Ils se mirent à table et attaquèrent le fameux pâté, puis le jambon.

Il est impossible de dépeindre et l'appétit féroce que chacun avait et la joie que tous ressentirent en goûtant à toutes ces bonnes choses.

Mais une surprise non moins agréable les attendait au désert.

Quand Thérèse vint pour couper le gros gâteau, elle sentit de la résistance sous son couteau, et ayant ouvert celui-là en deux, son étonnement se changea en stupéfaction en voyant que l'intérieur était creux et rempli par des pièces d'or.

Aussi étonné qu'elle, Fabrice les ramassa et les compta.

— Vingt-cinq louis ! s'écria-t-il. Il y a cinq cents

francs ! !... Dieu soit loué ! ma femme et mes enfants ne mourront pas de faim !

— Mais... mais Fabrice, est-ce que c'est possible... crois-tu que vraiment tout cet argent soit à nous !

— Je le crois, ma bonne Thérèse, l'employé de la gare a dit que la caisse était bien pour nous... Dame, je ne prétends pas que cela ne m'étonne pas un peu, mais rien n'est impossible à Dieu, tu l'as tant prié... et puis, il est probable que ce mystère s'éclaircira plus tard.

— Papa, voyez donc, interrompit un des petits. Il y a un papier.

— Où donc ?

— Là, dans le gâteau.

Un petit papier, plié en quatre, était effectivement dissimulé aussi dans le creux du gâteau.

— Voici sans doute la clef de l'énigme dit l'ouvrier en le dépliant.

Et il lut tout haut ces quelques lignes :

„J'apprends, par un hasard providentiel, que vous êtes dans la gêne. Permettez-moi de vous venir en aide.

„Ce n'est pas un service que je vous rends. Non. C'est une dette qu'acquitte le petit Jérôme que vous avez sauvé de la mort, il y a douze ans.

„Grâce à vous, je vis. Grâce au ciel, je suis riche.”

„Jérôme”.

„P.-S. — J'ai suivi votre conseil, j'essaye de faire aux autres ce que vous avez fait pour moi et, jamais, je ne m'en suis repenti.”

— Jérôme ! s'écria l'ouvrier quand il eut achevé sa lecture. Ainsi, c'est ce pauvre enfant que nous avons recueilli et soigné... Ah ! je suis bien heureux d'apprendre qu'il a réussi. Et moi qui l'accusai d'ingratitude.

— Tu ne pouvais pas savoir ; jamais, il ne nous avait écrit.

— C'est vrai, je ne savais pas. Tant qu'il avait été chez notre parent, à Orléans, nous avions entendu parler de lui ; mais tu te souviens qu'il y a neuf ans nous apprîmes que Jérôme avait quitté le forgeron pour suivre un industriel américain... c'est avec ce nouveau maître qu'il aura sans doute fait fortune ; quoiqu'il en soit, je suis bien heureux d'avoir de ses nouvelles. Cela m'attristait joliment de croire qu'il nous avait oubliés.

— C'était un brave enfant dans ce temps-là, fit chaleureusement Thérèse, et je suis certaine que maintenant c'est un brave homme.

— Oui, un brave homme, répéta son mari... un brave homme qui a la mémoire du cœur... Je vous raconterai, un jour, son histoire, mes enfants, et je vous montrerai en même temps qu'un bienfait n'est jamais perdu et qu'on peut toujours rendre service à plus pauvre que soi.

Max du VEUZIT.

Conte d'actualité.

LE CUIRASSIER D'AUSTERLITZ

Rangés en pelotons derrière le bois de Turas, les cuirassiers du 5^e régiment attendaient.

Depuis qu'on les tenait en selle, ils avaient vu de grands spectacles. D'abord, une aube très blanche démasquant la chaîne des collines qui s'allongent en lignes grises sur la rive gauche du Goldbach, ruisseau de l'or qui fait entendre un doux murmure ; le grand jour répandu autour des lignes formidables de l'ennemi, dont les canons tonnaient ; un soleil, d'un rouge sanglant, apparu presque soudainement derrière la chapelle de Pratze, illuminant toute la plaine qu'argentait presque une couche de givre ; le tableau de l'infanterie française, immobile sous une forêt de baïonnettes ; cent escadrons échelonnés le long d'un val ; puis, dans un brouillard dense, venu des marais, des

leurs violettes, fugitives, marquant l'emplacement des batteries qui crachaient le fer meurtrier ; enfin, dans un nouveau rayonnement de soleil, tout le drame de la bataille engagée.

A gauche d'une haute futaie de chênes aux feuilles tombées, la silhouette d'un cavalier se profilait, assez nette, sur le vaste écran du paysage agreste. Quel étrange cavalier. Il dominait toute l'armée française garnissant un terrain long de neuf kilomètres. Coiffé d'un petit chapeau, enveloppé d'une redingote grise, botté jusqu'aux genoux, l'Homme montait un cheval blanc qui hennissait d'impatience et frappait le sol rudement d'un sabot de l'avant-train, quand, près de lui, dans la vallée encore remplie de brume, des dragons défilaient.

Sur le plateau, des acclamations hautes et prolongées arrivaient : „Vive l'empereur !”